



© MARC MELKI

Laurent Gaudé vous le connaissez sûrement de nom. Très jeune, il a commencé par écrire des pièces de théâtre, avant de publier des romans, inspirés de tragédies : *La mort du roi Tsongor*, qui lui a valu le célèbre Goncourt des Lycéens, puis *Le soleil des Scorta*, récompensé par le Goncourt tout court... Mais ne vous laissez pas impressionner, continuez son histoire comme il vous plaira. D'ailleurs, c'est lui-même qui vous le propose : "C'est fou ce qu'on peut faire avec un roman, dit-il. On peut tout se permettre, faire croire des choses complètement insensées". Allez, c'est parti!

Le sursaut

Illustrations : Mathieu Broersma

Cela faisait cinq jours que le vieil homme s'était alité. Il était si maigre que sa fille, Jeanne, qui lui donnait à manger deux fois par jour d'un simple bol de soupe, arrivait à le relever d'une seule main pour lui porter la cuillère aux lèvres.

Le vieux Fosquin devait avoir dans les soixante ans. L'imminence de sa mort ne surprit personne au village. Ses trois fils avaient pris l'habitude de revenir le soir des champs en posant toujours la même question à leur sœur : "Alors ?" Et tous les soirs, Jeanne faisait signe de la tête que non.

Le temps passait et le vieil homme ne voulait pas mourir. Il continuait à perdre ses forces, à maigrir, mais il tenait.

Au bout de dix jours, les habitants du village finirent par trouver cela presque inconvenant. On avait déjà fait venir le curé deux fois pour l'extrême-onction et même si personne n'aurait osé le dire, il en était beaucoup pour penser que le vieux Fosquin devait lâcher prise et accepter de "passer". D'autant qu'il y avait des bruits, de plus en plus pressants, qui disaient que la guerre était pour bientôt. Il n'y aurait pas de place dans ce monde de tourments et de lutte pour les vieillards moribonds.

Puis, au premier jour du mois d'août, ce fut la mobilisation. Le tocsin sonna. Le village fut en ébullition. Dès les jours suivants, la saignée commença : les hommes quittaient leur champ, laissant à leur épouse ou à leurs fils – de grands gamins dégingandés au regard ahuri – la responsabilité de la ferme. Ils montaient dans des trains ou des charrettes qui les emmenaient plus au Nord. Ils disaient au revoir de la main, le visage inquiet et les gestes lents. Tout le village plongea dans le silence et la première nuit sans les hommes fut froide comme un courant d'air.

Jeanne pleura longtemps dans la cuisine. Les trois frères étaient partis. Elle restait là, avec la ferme trop grande et le vieux père qui ne voulait pas passer.

Lorsque l'heure du souper fut arrivée, elle monta dans la chambre avec un bol chaud de soupe de pommes de terre. Le vieil homme lut peut-être ce qu'elle avait dans les yeux car au moment où elle s'en alla, après lui avoir donné trois cuillerées et essuyé le menton, il se redressa et murmura :

– Je serai encore utile.

Jeanne crut qu'il parlait de la ferme, de l'absence des trois garçons qu'il allait falloir combler aux champs et elle sourit tristement. Elle ne répondit rien car elle ne voulait pas le blesser mais à cet instant, elle pensa que le



plus utile serait de mourir car cela, au moins, la libérerait d'une tâche.

Elle s'était trompée, le vieux ne parlait pas des champs. Il savait bien qu'il n'aurait plus la force de tenir une faux ou de bêcher. Mais il sentait que quelque chose se préparait, quelque chose d'obscur qui l'attendait.

Étrangement, pendant les semaines qui suivirent, son état ne cessa de s'améliorer.

C'est à cette époque que tous les villages de la région se mirent à bruisser de rumeurs surprenantes. On disait que, la nuit, le bois des capucins était traversé de hurlements qu'aucun paysan ne parvenait à identifier... Certains avaient vu une bête étrange boire à l'étang de Berriche... Le bétail d'un hameau avait été éventré...

Le canon grondait toujours, mais la terreur qui montait des terres d'Artois n'avait rien à voir avec la crainte d'une offensive allemande. Les rumeurs finirent par arriver jusqu'aux fermes de Poichagne. Comme partout ailleurs, les femmes les commentèrent avec un mélange de peur et de jubilation. Le vieux Fosquin demanda à ce qu'on lui explique ce qui causait pareille agitation. Sa fille lui rapporta les récits qu'elle avait entendus en lui épongeant le front et en lui lavant les avant-bras. Le vieux Fosquin se raidit. Ses yeux brillaient comme ceux d'un chat dans la nuit. Il avait le teint pâle et les lèvres tremblantes.

– C'est pour ça, dit-il.

Sa fille prit peur. Elle lui demanda avec un ton poli d'infirmière :

– C'est pour ça quoi, père ?

La réponse la laissa sans voix. Le vieil homme la regarda droit dans les yeux et lui dit :

– C'est pour ça que je ne meurs pas.

À vous d'écrire la suite...



Ecoute toute l'actu
et les coulisses de
ton concours sur C'TOP.
C'TOP, c'est ta radio !